

## Le droit de parler pour nous-mêmes

### Description

*Pendant trop longtemps, les Palestiniens et Palestiniennes ont été privés de la liberté de raconter leur propre histoire.*

Par Mohammed El-Kurd, le 27 novembre 2023



Mohammed El-Kurd, par Ryan Brand

Aujourd'hui, je vais vous parler des victimes parfaites et de la politique de la sollicitude. Le peuple palestinien, sur les écrans de télévision ou plus largement dans la sphère publique, existe dans une fausse dichotomie : Nous sommes soit des victimes, soit des terroristes.

Ceux et celles d'entre nous qui sont des terroristes ou dont on dit qu'ils-elles sont des terroristes n'ont jamais l'occasion d'être des commentateurs-rices sur ces écrans. Ce sont des créatures presque mythiques, des histoires à faire peur : de grands machants loups aux sourcils froncés, aux crocs acérés et au politiquement incorrect terrifiant. Elles et ils parcourent les rues en marmonnant dans un arabe agressif, lisant parfois le Coran, voulant piller et tirer sur tout ce qui bouge. Elles et ils vous poursuivent. Cachez vos femmes, cachez vos avions, cachez vos boucliers humains. De nombreuses personnes dans l'assistance ont une image mentale de qui je parle.

En revanche, ceux et celles d'entre nous qui sont des victimes, que les journaux et les documentaires décrivent comme blessés, gémissant-e-s et faibles, se voient parfois accorder le micro. Mais ce micro a un prix élevé. Les victimes doivent remplir des conditions préalables. Ce sont souvent des femmes, des enfants, des personnes âgées. Elles ont des passeports américains ou européens, exercent des professions sociales ou sont handicapées. Tout le monde vous dira : « Elles et ils ne feraient pas de mal à une mouche ». Et même si elles et ils ont été des loups, elles et ils sont aujourd'hui dociles et désarticulés-e-s, se contentant d'hurler à la lune en signe d'agonie. Elles et ils ne chargent jamais, n'attaquent jamais et ne chassent jamais en meute. Leur campagne est individualiste, centrée uniquement sur leurs tragédies personnelles, motivée par des besoins humanitaires plutôt que par une idéologie politique.

Permettez-moi de vous raconter une histoire. L'année dernière, le 11 mai, je me suis réveillé, comme beaucoup d'autres personnes dans le monde, en apprenant que la bien-aimée journaliste de télévision palestinienne Shireen Abu Akleh avait été abattue par les forces d'occupation israéliennes lors d'un raid dans le camp de réfugiés de Jénine, en Cisjordanie occupée. Quelques minutes après l'annonce de la nouvelle, j'ai trouvé dans ma boîte de réception un courriel anonyme contenant un conseil. L'e-mail se lisait comme suit : « Très urgent et nécessaire, veuillez annoncer sur *Twitter* et *Facebook* que Shireen Abu Akleh est une citoyenne

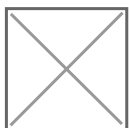
américaine. C'est un fait, pas une rumeur. Les Israéliens ont tué une journaliste américaine ». Bien entendu, je ne l'ai pas annoncé. Et lorsque j'ai écrit sur l'assassinat de Shireen Abu Akleh, j'ai veillé à ne pas la qualifier de citoyenne américaine, mais plutôt de détentrice d'un passeport américain. Mais cela n'a pas eu d'importance. Dans les heures qui ont suivi, on a appris que Shireen était américaine, et sa prétendue américanité a soudain rendu humaine.

Cette anecdote est l'occasion de se poser trois questions : Dans l'esprit occidental dominant, qui est considéré comme endeuillable ? Qui est humanisé ? Et qui prend le micro ?

## Qui est humanisé-e ?

Shireen Abu Akleh était une personne parce qu'elle était une personne. Mais pour l'Américain-e moyen-ne, elle était une personne parce qu'elle était une femme, une chrétienne, une Américaine, une journaliste portant un gilet de presse clairement identifié. Elle avait même un chien. Lorsque nous mourons, pour faire les gros titres ou pour que notre mort ait de l'importance, nous devons être morts de manière spectaculaire ou avoir subi une mort spectaculairement violente. Et quand je dis « spectaculairement violente », je pense à quelqu'un comme Mohammed Abu Khdeir, un garçon de 16 ans qui vivait en face de mon lycée public à Shufat, dans la Jérusalem occupée, qui a été kidnappé devant sa maison et brutalement vif par des colons israéliens.

Que signifie pratiquer une politique de sollicitude ? Pendant des décennies, des journalistes et des travailleurs-euses culturel-le-s bien intentionné-e-s ont utilisé un cadre humanisant dans leur représentation des peuples opprimés dans l'espoir de contrer la représentation traditionnelle du Palestinien et de la Palestinienne en tant que terroriste. Non seulement cela a produit une dichotomie fautive et écrasante entre les terroristes et les victimes, mais la posture de victime qui émerge dans ce cadre est une victimité parfaite, une exigence ethnocentrique de sympathie et de solidarité.



Un jet de pierre : Edward Saïd jette une pierre en direction de la frontière israélienne avec le Liban. (AFP via Getty Images)

Nous soulignons souvent l'excès la non-violence, la noble profession, les handicaps d'une personne opprimée ; nous la couvrons d'écloges. Et nous ne le faisons pas seulement dans le contexte palestinien, mais aussi l'égard des Noirs-e-s américain-e-s victimes de brutalités policières : « C'étaient des artistes », « c'étaient des malades mentaux-ales » ou « elles ou ils n'étaient pas armés-e-s ». C'est comme si condamner l'État pour avoir sanctionné la mort d'un-e Noir-e n'était admissible que si la personne tuée était un modèle stérile de citoyen-ne américain-e. On pourrait dire la même chose des victimes d'agressions sexuelles : il faut rappeler l'auditeuse que la victime était sobre et habillée de manière appropriée.

Bien entendu, je ne dis pas que les personnes qui s'engagent dans une politique de sollicitude devraient être braves sur le bcher. Beaucoup de gens le font de bonne foi. Souvent, ils disent qu'il s'agit d'une stratégie. Lorsque nous disons que Shireen Abu Akleh était américaine ou qu'Alaa Abdel Fattah, le prisonnier politique égyptien, est britannique, nous disons qu'il y a une stratégie derrière tout cela. Cela les rendra plus compréhensibles pour le public américain ; cela rendra la justice plus accessible pour eux. Mais en fait, cela ne fait que réduire le champ de l'humanité pour le reste d'entre nous et renforcer une hiérarchie de la souffrance. Cela rend l'exigence de devenir « humain » beaucoup plus étroite et plus difficile à atteindre. De telles pratiques, que j'appellerai « défiguration », reproduisent l'ordre culturel dominant dans lequel les Palestiniens sont dépourvus de leur pouvoir, de leur droit à l'autodétermination et, en fin de compte, de leur autorisation à se raconter, comme l'a dit un jour universitaire palestinien Edward Saïd.

## Qui peut être pleuré ?

Voici une autre situation de victime parfaite : Il y avait ces deux jeunes hommes, des frères de Beit Rima, un village proche de Ramallah, en Cisjordanie occupée. L'un d'eux avait un emploi bien rémunéré à la Banque islamique arabe et l'autre étudiait l'ingénierie informatique à l'université de Birzeit. Ils venaient d'une famille aisée. Lorsque l'armée israélienne a lancé un raid sur leur village, qu'elle occupe illégalement, ces frères ont défendu leur communauté à l'aide de pierres et d'autres objets, et ils se sont fait tirer dessus. Ils ont tous deux été tués quelques minutes d'intervalle. Ils s'appelaient Jawad et Thafer Rimawi.

Depuis lors, leur sœur Ru'a Rimawi, qui étudiait pour devenir médecin, pédiatre, s'est lancée dans un domaine où elle n'avait pratiquement aucune expérience : les campagnes électorales. Elle a partagé des blogs funèbres et des anecdotes sur ses frères avec les personnes qui la suivent sur les réseaux sociaux. Après chaque publication sur les réseaux sociaux, elle a « s'effondre », m'a-t-elle dit. Elle veut garder leur mémoire vivante, d'autant plus qu'ils existent dans un cadre où les Palestiniens qui sont tués quotidiennement ne reçoivent que peu ou pas d'attention de la part des médias. Mais il est difficile, m'a-t-elle dit, « de convaincre le monde que la vie de vos frères comptait. Il ne suffit pas qu'ils aient été tués, elle doit montrer qu'ils avaient une carrière et qu'ils n'étaient pas prêts à se jeter dans la mort. Ils avaient de l'ambition et des rêves, comme n'importe qui dans le monde.

Je suis Ru'a depuis un mois, car elle essaie de publier un essai d'opinion sur ses frères. Nous l'avons proposée au *Guardian*, au *Washington Post*, au *Los Angeles Times*. Nous n'avons pas essayé le *New York Times*. Tous ont refusé ou ignoré l'article. Lorsque nous en avons parlé à un expert des médias, il nous a dit que son article n'était pas publié parce que ses frères avaient jeté des pierres sur l'armée. Leur victimisation n'est pas parfaite, ils n'ont pas leur place dans le *LA Times*.

## Qui prend le micro ?

En général, je préfère axer mes interventions sur la dénonciation de la brutalité sioniste plutôt que sur les défis de la représentation, parce que ces défis pèsent inévitablement en comparaison de la répression et de la violence infligées aux Palestiniens sur le terrain. Mais cette violence est précisément la raison pour laquelle nous devrions parfois aborder ces problèmes de représentation qui piègent les défenseurs-euses de la libération palestinienne dans le monde occidental.

En 1984, en réponse à la guerre israélo-libanaise, Edward Saïd a publié son essai « *Permission to Narrate* », dans lequel il critiquait la couverture biaisée de la guerre par les médias occidentaux, qui favorisaient le récit israélien et supprimaient le point de vue palestinien. Aujourd'hui, nous nous trouvons dans une situation très similaire. Les politiciens et les analystes israéliens passent à la télévision pour encadrer le soi-disant conflit, alors que seules les victimes palestiniennes ont cette opportunité et même là, elles ne sont pas interviewées, mais plutôt interrogées.



Qui peut raconter leur histoire ? Une femme palestinienne console un enfant après une frappe israélienne sur le district d'al-Fakhoora à Gaza, le 4 novembre. (Ahmad Gharabli / AFP via Getty Images)

Je suis dans une position unique. D'une part, je suis une victime qui a perdu sa maison ou plutôt, dont la maison à Sheikh Jarrah a été volée par des colons. D'autre part, je suis journaliste, écrivain. Il m'arrive d'être invité sur CNN enfin, une fois ; il semble que je n'ai jamais été invité deux fois sur la même chaîne.

Mais je voudrais savoir pourquoi on me donne parfois le micro. Est-ce parce que je suis agréable à regarder ? Est-ce parce que je parle avec un accent américain ? Peut-être. Je défends des causes publiques depuis des années et je crains parfois que ce ne soit pas à cause de mon cerveau, mais plutôt parce qu'il s'agit d'un cas de symbolisation. À l'âge de 11 ans, j'ai participé à un documentaire, puis j'ai été emmenée en avion au Parlement européen et au Congrès américain. Je me souviens d'être allée dans un magasin à Jérusalem et d'avoir acheté de fausses lunettes pour avoir l'air intelligent. Je me suis assis sur le podium au Parlement européen et au Congrès sans avoir la moindre idée de ce dont je parlais. Je me suis dit : « Wow, ils pensent que je suis si mature et si sage ». Des années plus tard, j'ai réalisé que ce n'était pas le cas.

Au plus fort du « Unity Uprising » en 2021, j'ai été contactée au nom des bureaux de plusieurs sénateurs-rices et membres du Congrès américains, dont Chuck Schumer, et on m'a demandé si je cite directement le texte si je pouvais « leur fournir un enfant palestinien qui présenterait leur rêve de ce que signifie la paix ». Traduisons cette demande : Le seul Palestinien suffisamment sûr pour s'asseoir à leur table est un enfant.

Le public occidental, tout comme ses hommes politiques, n'est pas disposé à s'entretenir avec des Palestiniens adultes, dont les critiques acerbes risqueraient de l'offenser. C'est

pourquoi nous confions Ã nos enfants la responsabilitÃ© de donner aux humains des yeux d'humanitÃ©. Nous envoyons des dÃ©clÃ©rations d'enfants palestiniens sur la Colline. Nous leur faisons mÃ©moriser des *PowerPoint* sur la paix et la coexistence, nous leur demandons de montrer des images de leur sang et de leurs membres coupÃ©s dans l'espoir de faire changer d'avis des AmÃ©ricains qui sont abreuvÃ©s de propagande, quand elles et ils ne sont pas eux-mÃªmes des propagandistes de poids.

Je le sais, encore une fois, de premiÃ¨re main, parce que j'ai fait cela quand j'Ã©tais trÃ¨s jeune. Mais mÃªme moi, je ne suis pas une personne facile Ã digÃ©rer. Regardez autour de vous : il y a environ 7 000 flics ici. Il y a eu de nombreux articles, dÃ©clarations et tracts protestant contre cette confÃ©rence avant mÃªme qu'elle ne commence. Je suis dangereux, apparemment.

Alors, si je ne peux pas toujours obtenir le micro, qui le peut ? La personne que nous honorons aujourd'hui, Edward Saïd, l'un des intellectuels publics les plus cÃ©lÃ©bres de notre Ã©poque, peut certainement obtenir le micro. Eh bien, mÃªme Edward Saïd : une personne de sa stature, de sa renommÃ©e n'a pas eu le micro Ã un moment donnÃ©. En 2000, Edward Saïd s'est rendu au Liban. Il a jetÃ©, selon ses propres termes, Ã« un caillou Ã» sur un poste de garde israÃ©lien Ã la frontiÃ¨re. Tout le monde s'est mis en colÃ¨re. Edward Saïd n'Ã©tait plus humain. Il ne pouvait plus parler leur langue. Le titre d'un article du *Columbia Daily Spectator* son sujet Ã©tait le suivant : Ã« Edward Saïd accusÃ© de lapidation au Sud-Liban Ã». La SociÃ©tÃ© Freud de Vienne a annulÃ© une confÃ©rence qu'il devait donner. Le *Washington Post* a publiÃ© un article qui commenÃ§ait par dire que Saïd Ã©tait Ã« un peu trop corpulent, un peu trop distinguÃ© pour lancer des pierres en direction des soldats israÃ©liens ». Se pourrait-il qu'Edward Saïd ait rejoint les rangs des lanceurs de pierres palestiniens ? Cet article est trÃ¨s accablant, mais d'autres personnes ont estimÃ© qu'il ne l'Ã©tait pas assez. Deux auteurs ont rÃ©agi dans le *Daily Spectator* : Ã« La premiÃ¨re phrase nous dÃ©range, car elle semble impliquer que l'acte de lancer des pierres Ã travers une frontiÃ¨re internationale sur des civils et des soldats inconnus d'un pays voisin serait acceptable ou au moins comprÃ©hensible s'il Ã©tait entrepris par des individus ordinaires plus jeunes, moins corpulents ou plus distinguÃ©s Ã». Ils ont qualifiÃ© son acte d'Ã« acte gratuit de violence Ã©tatique ».

Alors, si quelqu'un comme Edward Saïd ne peut pas toujours obtenir le micro, quel-le-s Palestiniens ont le droit de raconter ? Les IsraÃ©liens ! De temps en temps, un-e politicien-ne israÃ©lien-ne sort et le dit : Ã« Nous allons vous donner une autre Nakba, nous allons vous donner un gÃ©nocide. Nous allons vous envoyer en Jordanie Ã». Ou bien un soldat israÃ©lien, qui ne peut dormir la nuit parce qu'il se souvient des enfants qu'il a tuÃ©s, fait une tournÃ©e de confÃ©rences aux Ã©tats-Unis. Ou encore, on cite Theodor Herzl, l'un des pionniers du sionisme, qui Ã©crivait en 1895 : Ã« Nous devons exproprier en douceur la propriÃ©tÃ© privÃ©e des domaines qui nous sont attribuÃ©s. Nous essaierons de faire passer la frontiÃ¨re Ã la population sans le sou. Le processus d'expropriation et le dÃ©placement des pauvres doivent Ãªtre menÃ©s avec discrÃ©tion et circonspection Ã». Herzl a Ã©galement Ã©crit : Ã« Les antisÃ©mites deviendront nos amis les plus sÃ©rs, les pays antisÃ©mites nos alliÃ©s Ã».

Mon exemple prÃ©fÃ©rÃ© est celui de Ze'ev Jabotinsky, cofondateur de l'Irgoun, l'organisation paramilitaire sioniste responsable de l'attentat Ã la bombe contre le hÃ¢tel King David Ã JÃ©rusalem en 1946 et du massacre de Deir Yassin en avril 1948. Il a Ã©crit qu'il n'y a pas de Ã« cas isolÃ© de colonisation effectuÃ©e avec le consentement de la population indigÃ¨ne. Les

---

populations indigènes ont toujours résisté obstinément aux colons, qu'ils-elles soient civilisés ou sauvages ».

Nous, Palestinien-ne-s, militant-e-s et journalistes bien intentionnés-e-s, sommes obsédés-e-s par cette idée. Nous salivons à l'idée de citer ces personnes. Mes grands-parents ont viscéralement raconté les massacres d'ochirants sur lesquels l'État sioniste a été construit, mais leurs témoignages n'ont pas suffi. Il faut les confessions d'un ancien soldat ou l'épiphanie miraculeuse tardive des organisations de défense des droits de l'homme pour que le monde écoute. Les Palestinien-ne-s parlent d'apartheid depuis des décennies à nous avons même dépassé ce stade aujourd'hui à mais il a fallu des décennies à Human Rights Watch, Amnesty International et B'Tselem pour finalement le confirmer.

Lorsque j'étais enfant, les travailleurs-euses de terrain et les chercheurs-euses en droits de l'homme étaient des invités constants dans notre maison. Je leur montrais des photos de ma grand-mère battue par des colons pour essayer de les convaincre, alors qu'elles et ils mangeaient la maqluba à notre table tous les vendredis. Je leur proposais mon analyse à « Voilà ce que je pense qu'il se passe » à mais elles et ils ne l'acceptaient pas, comme si elles et ils disaient : « Je veux juste des photos de vos bleus, un échantillon de votre sang, et j'annoncerai ce qui se passe plus tard ».

De temps en temps, des politicien-ne-s israélien-ne-s dérapent, se vantant de tuer des Arabes ou promettant aux Palestinien-ne-s une nouvelle Nakba. Parfois, un journal sioniste publie un titre confirmant qu'Israël est une colonie de peuplement », et nous citons leurs paroles à l'infini. Mais pourquoi leurs paroles ont-elles autant de poids ? Pourquoi donnons-nous l'autorité de la narration à ceux-elles qui nous ont assassinés-e-s et déplacés-e-s, alors que la rareté de leurs consciences coupables signifie que l'honneur n'est jamais garantie ? Pourquoi attendons-nous que ceux qui portent les matraques parlent alors que nos corps meurtris disent toute la vérité ?

Je sais que je suis originaire de Jérusalem, non pas parce que Jabotinsky l'a dit, mais parce que je le suis. Je sais que les sionistes ont colonisé la Palestine sans avoir besoin de citer Herzl. Je le sais parce que je le vis, parce que les ruines d'innombrables villages dépeuplés fournissent la preuve matérielle d'un nettoyage ethnique calculé. Lorsque nous, Palestinien-ne-s, parlons de ce nettoyage ethnique permanent et ignoré à qui est inhérent à l'idéologie sioniste, soit dit en passant à nous sommes au mieux passionnés et au pire en colère et haineux. Mais en réalité, nous ne sommes que des narrateurs-rices fiables. Je dis que nous sommes des narrateurs-rices fiables non pas parce que nous sommes Palestinien-ne-s. Ce n'est pas sur une base identitaire que nous devons recevoir, ou prendre, l'autorité de raconter. Mais l'histoire nous apprend que ceux-elles qui ont opprimé, qui ont monopolisé et institutionnalisé la violence, ne diront pas la vérité, et se tiendront encore moins pour responsables.

Ces dernières années ont été assez intéressantes pour les Palestinien-ne-s. Nous avons été présent-e-s à la table des négociations, parfois même en dirigeant quelque peu la conversation. Nous avons aujourd'hui l'occasion de changer la rhétorique, de changer le discours et de créer un changement radical dans le sentiment du public à l'égard de la Palestine et des Palestinien-ne-s. C'est à nous, travailleurs-euses culturel-le-s, producteurs-rices de connaissances, universitaires, journalistes, activistes, commentateurs-rices des réseaux sociaux,

---

de faire preuve de courage. C'est le moment de ne pas nous cacher derrière nos doigts ou nos qualificatifs.

Et pour celles et ceux d'entre nous qui sont journalistes, il ne s'agit même pas d'être courageux. Il s'agit de faire notre travail. Si notre travail consiste à rapporter la vérité, nous devons le faire.

J'aimerais aborder un dernier point. Lorsque je monte sur scène, j'ai l'habitude de beaucoup plaisanter. Je plaisante volontairement, tout d'abord parce que je veux croire que je suis drôle. Mais il y a une autre raison : Tous-tes les Palestinien-ne-s qui travaillent aux yeux du public, en particulier les Palestinien-ne-s qui ont souffert de la violence israélienne, sont censés se comporter d'une certaine manière. Vous êtes censés être misérables, tête baissée, gémissant, faible et demandant pitié. Vous êtes censés être poli-e-s dans votre souffrance. Et je refuse complètement cela. Je refuse ces politiques de sollicitude. Je ne veux plaire à personne. Je peux faire l'expérience de la parodie, de la tragédie et de la perte profonde, et je peux encore en faire une blague. C'est à tout le spectre de l'humanité palestinienne, ou de l'humanité tout court. Nous sommes humains non seulement parce que nous pleurons la perte de nos mères ou de nos maisons, ou parce que nous avons des animaux de compagnie ou des passe-temps. Nous sommes humains parce que nous ressentons de la rage et du dédain, parce que nous résistons.

Et je suis honnêtement reconnaissant de mon dédain, parce qu'il me rappelle que je suis humain. Je suis reconnaissant de ma rage, parce qu'elle me rappelle ma capacité à réagir naturellement à l'injustice. Je suis reconnaissant d'avoir la possibilité d'être désinvolte, de faire la satire et de ridiculiser mon occupant impardonnable et indélébile. Je vous invite donc tous à vous interroger sur vos préjugés en quittant cette conférence, à vous interroger sur ce qui vous pousse à qualifier l'humanité d'un-e Palestinien-ne. Et je vous invite, une fois encore, à faire preuve de courage. Je vous remercie de votre attention.

**Mohammed El-Kurd** est un écrivain et un poète de Jérusalem, en Palestine occupée, qui est actuellement le tout premier correspondant de *The Nation* en Palestine. Il est l'auteur de *RIFQA (Haymarket)* et du projet de non-fiction à venir, provisoirement intitulé *A Million States In One (Haymarket)*. La conférence *Edward Said Memorial* qu'il a donné à Princeton en 2023 fera l'objet d'un livre.

Source: [The Nation](#)

Traduction ED pour l'Agence Média Palestine

date créée  
2023/11/28